

GARONNE, COMPAGNE CRAINTE MAIS VIVANTE ET ADORÉE !

Vivre rive droite de la Garonne, pendant près de 90 ans entre Escatalens et Saint-Porquier, inonde la mémoire de multiples souvenirs divers et parfois opposés. Les présenter en bon ordre est impossible tant le caractère torrentiel du fleuve est porteur de faits interprétés différemment suivant les regards qui rendent hommage à ce fleuve garant d'une civilisation citadine, rurale, campagnarde souvent mouvementée.

Vivant à proximité de la Garonne, nous étions amoureux d'elle et de sa vallée. Pris d'amour de voir sortir de terre, entre le fleuve et le canal latéral, de la luzerne, des pommes de terre, des betteraves et topinambours, des haricots grimpants dans le champ de maïs, du blé, de l'orge, du seigle mais aussi des artichauts, des melons, des asperges et des potagers très fournis.

Un nombre important de riverains exploitaient quelques îlots de peupliers donnant vie aux scieries et aux ouvriers nécessaires. Des agriculteurs commercialisaient aussi des cerises non traitées ramassées sur des cerisiers au bord des routes et jamais en plantation de plein champ.

Enfant, c'était courir les prés bordant le fleuve, surveillé par la grand-mère y gardant ses moutons. Défense de s'approcher du bord me rappelant qu'un gamin de Bénis (commune de Castelsarrasin) trop près du lit, par hautes eaux du printemps, avait été englouti dans le courant avec le bloc de terre arraché, et jamais son corps n'a été retrouvé.

LE FLEUVE

Il faut se rappeler que si ces terres alluviales sont la propriété des hommes, elles furent autrefois, avant tout, celle du fleuve. Leur fertilité remarquable est le résultat de nombreuses années de submersion naturelle par une eau chargée de limons.

Combien de m³ ce fleuve en colère a-t-il arraché à la terre ? Plusieurs dizaines d'hectares entre Escatalens et Saint-Porquier. Une grosse partie des prés de Cordes – preuve que Cordes Tolosannes avait des terres rive droite – mais aussi aux riverains d'Escatalens et St-Porquier.

L'existence des Gaules dites de Girod, et de Jouanasse, aujourd'hui disparues, cultivées en maïs, sont une preuve que le fleuve était beaucoup plus proche de St-Porquier qu'aujourd'hui.

Il a fallu, après 1970, les travaux d'empierrage de la rive droite, de Bourret à Belleperche, pour détourner le cours du fleuve et le rejeter rive gauche près de la Roche de Cordes. Aujourd'hui, le lit est à plus de 200 mètres d'où je me baignais. C'était notre plage. À la place, une zone qui se boise et un bras mort qui sert de lieu de vie pour hérons, aigrettes, ragondins, quelques canards et bécassines et quelques très belles couleuvres.

Dans ce secteur, le travail des hommes a assagi la Garonne. Mais de Bourret à Belleperche, toutes les «gaules» (1) et zones humides ont disparu, les peupleraies très réduites et, à la place, beaucoup de maïs et autres cultures productivistes.

Nous aimerions revoir cette Garonne avec ses «gaules», ses zones humides riche de milliers de poissons différents, de ses oiseaux divers (canards, hérons, sarcelles, poules d'eau) et aussi quelques loutres.

LES CRUES

Garonne nous a parfois fait peur car ses inondations sont rapides et dangereuses. Celle de février 1952, comparable à celle de 1975, m'a laissé des souvenirs impérissables.

Qu'une crue d'une telle intensité survienne à cette saison est un fait rare. D'habitude les grosses crues avaient lieu au printemps comme en 1930 (avril) ou 1940 (5 mai, 10 juin, 20 juin).

Ces crues obligeaient parfois les riverains à partir de chez eux et ils conduisaient les bêtes en lieu sûr. Heureusement, les riverains et leur cheptel ne dormaient pas dans la rue ou à la belle étoile. Les agriculteurs du village dégageaient un coin de l'étable pour les bêtes et de la maison pour les sinistrés.

Je me souviens qu'en 1952, moi et ma famille ont du accepter plusieurs invitations à manger et dormir pour ne vexer personne. Quelle solidarité. Et la crue terminée, les villageois venaient nettoyer maisons, étables et granges!

En 1952, comme lors des crues ordinaires, Antonin BUSQUET avait attaché sa barque, qui faisait 10 mètres de long, au pied de la ferme Lutte pour pouvoir pêcher le lendemain dès le début de la décrue. Peine perdue, il en fut tout autrement. Les eaux continuant à monter, à la tombée de la nuit, nous sommes partis de Lutte, en suivant les courants, pour arriver à ma ferme. Là les gendarmes attendaient Antonin Busquet pour lui demander de partir à Finhan avec sa barque afin de sauver des habitants dans des fermes cernées par une dangereuse montée des eaux. Il y navigua une partie de la nuit. Je l'avais suivi à Finhan mais très vite, devant la catastrophe, je me suis fait rapatrier à Escatalens pour encourager les riverains à partir au village.

Puis le lendemain matin, dès son retour à Escatalens, je l'accompagnais pour aller chercher Noël CRAVERO, âgé de deux mois et sa mère. Son père refusa de partir et garda même sa fille aînée avec lui. On alla ensuite récupérer mon père qui était seul à la ferme; l'eau arrivait au bas de la côte de La Roque et au bas du cimetière.

Le moment le plus périlleux se déroula en début d'après-midi alors que nous tentions de récupérer les frères NOTA. Ils avaient voulu revenir avec un bateau à leur ferme mais, inexpérimentés, le bateau chavira et, heureusement, ils purent s'accrocher à un ormeau qui courbait sous leur poids. On les entendait crier du village. On va les chercher dit Busquet, Lasaygues vient avec nous. Mais au lieu-dit « 3 pierres », Lasaygues voyant le bateau chahuté par le courant eut peur. Busquet préféra rebrousser chemin, nous n'allions pas faire 3 noyés. Entre-temps, LABORIE, l'adjoint au maire avait fait appel au génie de Castelsarrasin pour sauver les frères NOTA. A leur arrivée sur la terre ferme, les militaires furent invités par le père NOTA. Ce fut la fête à l'italienne toute la nuit.

Nous étions un certain nombre de riverains à pratiquer, surtout pendant les périodes de hautes eaux, la pêche au filet (Birol, Tible, Souroulat, Epervier) avec ou sans licence!

Victimes des courants ravageant les récoltes, on doit comprendre que les pêches au filet que nous faisons étaient une manière de se venger du fleuve pendant quelques heures. C'était un acte de résistance effaçant celui de braconnier!!

La famille Busquet possédait plusieurs filets comparables à ceux utilisés en bord de mer. S'il avait la réputation d'être un tantinet braconnier (quel riverain ne l'était pas avant 1940), Antonin BUSQUET, le poisson pris, le distribuait dans la commune. Il savait emmener, pour l'aider, des riverains dans son bateau. Il fut à la pointe des sauvetages, lors de la crue du Tarn 1930 et celle de la Garonne en 1952. Cela lui valut la reconnaissance de la commune et du département, c'était largement mérité.

La crue du 2 février 1952 fit peu de dégâts sur les cultures. Seules, quelques parcelles de blé furent détruites. Les dégâts de ravinement furent bien plus importants. Les chemins qui à l'époque étaient empierrés furent ravagés. Des crédits nationaux permirent de les goudronner tels qu'ils sont aujourd'hui.

Des habitations furent inondées causant des dégâts aux meubles. Peu de bêtes périrent, seulement quelques volailles et un peu de gibier comme les lièvres et les lapins.

La crue de 2000 qui fit de grands dégâts aux cultures de Verdun à Castelsarrasin marqua une nouvelle orientation. Celle d'être plus rapide, avant Toulouse jusqu'à Verdun, beaucoup de surface couverte. Le courant y est très rapide. On peut dire que la crue de 2000, si elle avait eu lieu entre 1930 et 1940, aurait été considérée comme secondaire. La preuve, après Castelsarrasin, elle a été insignifiante.

LA GARONNE EST-ELLE UNE FRONTIERE ?

Même si la différence très nette entre les patois suivant la rive pourrait le laisser présager, il existe des contacts millénaires entre elles. Les Ponts de Bourret et Belleperche existent seulement depuis la période de mes arrière-grands-parents mais mon grand-père se souvenait de l'existence d'un bac entre Escatalens et Saint-Porquier qui permettait de traverser la Garonne. D'anciennes cartes routières portaient le bac comme route, reliant Montauban à Beaumont. Je me souviens de quelques touristes curieux qui croyant l'utiliser se sont trouvés bloqués sur la rive. Certes, pendant des siècles les contacts entre humains des 2 rives ont dû être assez réduits mais, dès la moitié du 19^{ème} siècle, ils ont considérablement augmenté. Dans ma famille, une sœur de ma grand-mère s'est mariée à Bourret vers 1850, d'autres membres de sa famille vers 1920-1930.

Les rivalités entre habitants des 2 rives, à mon sens, n'ont pas vraiment existé même si, pour certaines occasions, on savait se chambrer pour critiquer les coutumes des uns et des autres mais sur des bricoles. La vie était très ressemblante et les méthodes culturelles des céréales, luzerne, pommes de terre, très peu de maïs, existaient des deux côtés.

De la fin du XIX^{ème} siècle jusqu'aux années 1920, des 2 côtés de la Garonne, la vie a peu évolué, on mangeait, on travaillait à la ferme sans couverture sociale et l'emprise de l'église catholique est importante malgré des réactions de laïques tendant à imposer l'école laïque. C'est encore le temps où le paysan se forge une idée sur le temps d'après des observations (ou plutôt des croyances) ancestrales. Les *calendes*, la hauteur des nids de pies, la pluie de Ste Agathe annonçant des crues proches. (*Qu'en pleou per Ste Agathe 9 cops Garonne esclato*)

L'ECONOMIE du FLEUVE

Le lit de Garonne en graviers a permis d'exploiter de façon artisanale ces derniers.

Entre 1925 et 1935, la famille Louis de St-Porquier (Regi son sobriquet) avec des chevaux trainant des tombereaux (le père, 2 fils, 1 fille) extrayait à la pelle les galets qui, ensuite, disposés le long des routes étaient cassés au marteau et à la main par des ouvriers à la tâche. Les riverains se ravitaillaient également en sable et gravier. Une seule entreprise (Colas) exploitait mécaniquement vers 1970 lors des travaux de canalisation du lit. Dans ma commune, il n'y a plus d'exploitant des gravières du lit (celle de Belleperche a arrêté vers 1990). Reste l'exploitation de gravier d'Escatalens mais extrait du sol.

Il faut signaler l'existence d'une pêche semi professionnelle, très artisanale, folklorique même. Avec Busquet à Escatalens et surtout Taupiac de Bourret. Il sillonnait les communes de Bourret, Escatalens, Montech avec son vélo et sa panier pleine de poisson . Il passait de ferme en ferme pour vendre les produits de sa pêche, chaussé de sabots, hiver comme été. C'était un homme charmant lisant beaucoup et aimant philosopher tout en mettant en avant ses conceptions pacifistes et communistes.

PEUPLERAIES ET SCIERIES

La basse vallée de la Garonne , souvent inondée, était plantée de peupliers (carolins, puis peupliers communs) . Seul le Carolin donnait un bois utilisé en menuiserie. Les autres peupliers servaient surtout pour la charpente, pour la fabrication d'emballages et la pâte à papier.

L'entretien des peupleraies (très nombreuses rive droite, inexistantes rive gauche) consistait en un émouage (taille permettant au peuplier de monter très haut, parfois à 30 mètres). C'était une corvée assurée par les métayers et les fermiers pour le compte des propriétaires.

Pour exploiter ces plantations, deux scieries utilisant une main d'œuvre salariale , existaient sur la commune d'Escatalens. Si la scierie Julia arrêta ses activités avant la guerre de 1939, celle de Busquet se développa et compléta ses activités forestières par la fabrication d'emballage et cela jusque vers 1970.

Les plantations étaient exploitées après 20 à 30 ans de croissance. Si aujourd'hui les arbres sont sciés à la tronçonneuse, ils étaient déracinés à la pioche par de vrais spécialistes, jusqu'aux années 30. Véritable art consistant à faire un trou le plus petit possible permettant de couper à la hache les grosses racines et le pivot pour que l'arbre se couche sur le sol. Puis deux hommes et le passe-partout (scie de deux mètres) débitaient l'arbre en «billes» de plusieurs longueurs en suivant le rectiligne du tronc. Quant aux racines, « le cul du tronc», propriétés du vendeur, elles servaient, après avoir été fendues en bûches, au bois de chauffage. Souvent le propriétaire les donnaient à exploiter à moitié.

Le bois d'œuvre était soit transporté à la scierie avec des attelages de boeufs et de chevaux, cela jusqu'à l'arrivée du camion, soit exploité sur place par une scierie « ambulante ». la scie à ruban installée avec le chariot porteur était actionnée par une locomobile identique à celle utilisée pour les battages. L'eau était assurée par un puits provisoire comblé après l'exploitation.

Avant d'être sciées, les billes étaient débarrassées de l'écorce. Celles-ci, les «esclopes» , étaient pliées et fagotées généralement par des femmes et servaient pour allumer le feu, pour la cuisson des pommes de terre, des raves et topinambours pour l'alimentation des porcs et autres bétails . La sciure était enlevée pour laisser le sol propre et souvent récupéré par les habitants. Cette activité utilisait une main d'oeuvre importante beaucoup plus solidaire que le journalier agricole. Elle se positionnait plus à gauche (radicaux surtout et militants de la Société de Secours mutuel « Saint Etienne»).

QUEL AVENIR POUR LES HOMMES ET LE FLEUVE ?

Sans se laisser envoûter par une fausse écologie, il faut saluer l'initiative de Nature Midi-Pyrénées pour son exposition itinérante et évolutive sur Garonne en Midi-Pyrénées. Cette initiative a le mérite, à mon sens, de faire comprendre que la Garonne est une entité à respecter car porteuse de ressources à exploiter, arrosage, ravitaillement en eau des citadins, exploitations des gravières, conservation des zones humides.

Aider Garonne à vivre et faire vivre en tenant compte de l'évolution du climat, victime du réchauffement climatique, ce qui risque de réduire dangereusement le débit en été et nuire aux besoins en eau des citadins et des ruraux.

Faudra-t-il économiser l'eau? Rechercher d'autres ressources exploitables? Ce devenir dépasse mes compétences et je fais confiance à la sagesse des riverains et autres citoyens pour y réfléchir

Paul ARDOUIN

Note d'Alain DAZIRON pour le Trait d'Union

Ce témoignage de Paul Ardouin sur la Garonne est l'un des tout derniers qu'il a écrit, à notre demande, pour le Trait d'Union, quelques mois avant de nous quitter au printemps 2016. Le manuscrit s'était égaré, pendant quelque temps, lors des soubresauts occasionnés par son décès, avant d'être heureusement retrouvé au fond d'un carton.

Sa perte aurait été, un crève cœur, et un appauvrissement de la mémoire collective des hommes et du fleuve. Il m'avait dit alors non sans malice «je ne peux te parler de Garonne qu'entre Finhan et Belleperche». Marque d'une grande honnêteté intellectuelle mais aussi conscience aigüe de la diversité du fleuve tout au long de son parcours.

Et il m'avait d'ailleurs proposé d'aller voir des témoins au delà (notamment M Valette à Verdun sur Garonne). La maladie ne l'a pas permis. C'est dire combien il était à l'écoute des autres et animé d'une soif d'apprendre intacte malgré son âge très avancé.

De sorte que vous comprendrez mieux combien notre bonheur est grand de partager avec vous ce témoignage sur cette cette vallée de la Garonne qui l'avait vu naître et dont il était amoureux. Nous avons enrichi les parties sur les crues et l'économie du bois à l'aide de son livre « carnets de mémoire et de luttes » (2).

Notre intention n'est pas de nous arrêter en si bon chemin et d'offrir de nouveaux témoignages sur la vie des hommes, nos voisins des bords la Garonne (Bourret, Cordes Tolosannes, Finhan, Mas Grenier).

Un prochain article est envisagé sur les ramiers de Garonne (aujourd'hui en voie de disparition) . Un univers si proche de Larrazet mais oh combien différent, singulier et fascinant.

Note 1 : Les «gaules» sont des bras morts de la Garonne. Le vocabulaire du fleuve – tant en français qu'en occitan – est très riche et mériterait que l'on en fasse un inventaire approfondi.

Note 2 : Quelques exemplaires du livre de Paul ARDOUIN «Carnets de mémoire et de luttes» sont encore disponibles à la Maison de la Culture au prix de 18 euros